

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

C'est aux bains de mer que sont destinées presque toutes les toilettes qui se font à Paris en ce moment. Les robes de matin y sont en piqué ou en poil de chèvre, et les robes du soir ou de la promenade, en gaze de Chambréry, en tarlatane, en grenadine, ou en mousseline peinte ou brodée. Il y a des petites poches à toutes les robes négligées, qui se portent soit unies, soit ornées en avant de pattes ou de nœuds. Une de celles qu'a emportées à Dieppe une jolie baigneuse nous a plu beaucoup. Elle était en piqué uni couleur mais, et ornée, dans toute sa hauteur, de pattes lisérées de cerise qui se replient sur elles-mêmes de manière à former une boucle plate retenue par un bouton, et se terminent par un bout pointu, le tout liséré de cerise. La petite ceinture ronde est exactement pareille à toutes les pattes, et s'attache de même sur le côté; et sur les manches sans aucuns plis, étroites du haut et larges du bas, formant un peu le demi-cercle, sont deux rangs de pattes semblables.

Presque toutes les lingers simples se font en toile piquée, unies ou brodées, seulement aux angles. Pour les toilettes plus habillées, les fichus et les manches bouillonnés et à entré-deux de dentelle ont beaucoup de succès. La guipure a toujours aussi une grande vogue, et on laisse un peu de côté la broderie. Cependant il s'en fait depuis quelque temps un genre nouveau en relief, qui obtient le suffrage des personnes qui s'occupent de leur toilette en artistes.

Les robes légères se font presque toutes à volants et à bouillonnés. Les bouillonnés ont souvent une double tête, et vont en diminuant jusqu'à la taille. Les volants sont bordés d'un biais de taffetas d'une autre nuance que celle du fond de la robe.

Les chapeaux ronds de paille d'Italie ou de paille brune, ornés de longues plumes et de nœuds de velours sont la coiffure obligée de toutes les villes d'eaux et de bains, de toutes les habitations de campagne, et la *demi-saison* en drap gris clair uni ou rayé, avec lisérés violets ou paille, est généralement le pardessus qui l'accompagne. On porte aussi beaucoup de burnous tout à fait blancs. Il y en a de plusieurs formes : le *Mazarin*, qui retombe carré sur les épaules est le plus distingué. Nous avons vu exécuter par la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 41, ce vêtement très original qui doit en ce moment faire sensation parmi les baigneurs de Pornic.

Nous avons remarqué, le même jour dans ce magasin d'élite, plusieurs paletots avec poches d'une grâce ravissante.

L'un était de drap léger gris, à lisérés de taffetas lilas, à col carré, et à petites poches ayant absolument la forme d'aumônières.

Un autre, de taffetas noir, était entièrement bordé d'une double ruche de taffetas découpé noir et blanc. Il était ouvert sur la poitrine, et ses petites poches pointues étaient lisérées de blanc.

Presque toutes les robes de la maison *Lhopiteau*, que compose avec tant de goût mademoiselle Pauline Conter, ont des corsages décolletés, sur lesquels on ajoute soit des petits fichus pareils à la robe, soit des pèlerines de mousseline ou de dentelle.

On trouve chez M. *Violard*, 2, rue de Choiseul, pour recouvrir ces corsages décolletés, les plus ravissants fichus d'une admirable guipure nouvelle, et aussi des fichus de dentelle de Chantilly, de même que d'Angleterre et de Bruxelles.

Les pointes de dentelle noire de ce somptueux magasin sont le complément naturel d'une riche toilette, mais pour les cas tout à fait spéciaux, pour des visites de noces ou de grande cérémonie, il a aussi de grandes pointes d'Angleterre, véritables miracles de perfection et de dessin. On n'admire pas moins ses barbes pour nœuds et pour coiffures, ses cols, ses couvertures d'ombrelles, ses volants de robes, et ses dentelles de toutes sortes, destinées à devenir dans les mains de nos habiles interprètes de la mode, des parures d'une merveilleuse séduction.

Le mot que nous venons d'écrire s'applique si bien aux ravissantes coiffures de madame *Tilman*, que nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici quelques-unes de celles que nous admirions dernièrement dans ses aristocratiques magasins.

C'étaient : Une coiffure Louis XV, formée de bouillonnés de ruban bleu, d'une belle dentelle d'Angleterre, d'un rang de roses et d'un long nœud de ruban bleu sur l'un des bouts duquel est fixée une petite rose.

Une coiffure égyptienne de mousse et de roses vertes avec feuilles blanches. Elle dessine un nœud sur le front et un cache-peigne en arrière.

Une autre d'acacia rose et blanc.

Une autre de myosotis et de primevères roses et blanches.

Une de gros bengale et de chèvrefeuille, en pointe sur le front, reliée en arrière par des traverses de chèvrefeuille et d'où retombe à gauche une longue branche; de petits scarabées voltigent sur ses feuilles.

Une de lilas blanc avec bois naturel, qui forme en arrière un petit chaperon.

Une autre toute de myosotis avec une chute d'un côté.

Une autre de campanules lilas et de longues herbes.

Une autre enfin toute ronde, de laurier blanc double, avec une grande branche de cerises sur le côté.

On fait beaucoup de berthes pareilles aux robes claires; puis, ainsi que nous l'avons dit, des fichus et des pèlerines, soit en étoffe pareille, soit en tulle, en mousseline ou en guipure. Nous en avons vu entre autres, chez mademoiselle *Anna Loth*, place Vendôme, 28, qui les varie avec beaucoup d'art, une toute ronde en mousseline à double garniture festonnée, avec garniture pareille autour du cou et en avant de la poitrine. Nous avons remarqué aussi dans ce magasin bien connu des riches étrangères et des Parisiennes élégantes, des petits cols à plis ou à bouillons d'une charmante combinaison. L'une de ces parures, col et manchettes, est de forme pointue, toute à plis plats, et ornée de nœuds. Une autre se compose d'un fichu montant dont le devant est formé de deux entre-deux de dentelle qui se voient dans l'ouverture d'une robe échancrée en avant, dont le tour du cou a également un entre-deux bordé par une petite dentelle froncée; et de sous-manches garnies d'entre-deux et de bouillons, pour être mises sous des manches fendues sur le côté.

Les coiffures de mademoiselle *Anna Loth* font toujours notre caprice. Elle sait donner à ces petits bonnets ronds qui font fureur en ce moment, une grâce toute particulière. Parmi ceux que nous avons remarqués chez elle, l'un avait un fond de guipure noire se terminant tout autour par une haute bordure, puis en dessous, une autre garniture blanche; et tout le tour de ce bonnet était serré par un ruban *Ophélie* attaché en large nœud sur le côté.

D'autres ravissants petits bonnets sont un mélange de crêpe découpé, rose, vert d'eau, ou mauve, ou de tulle blonde ou de malines.

Une coiffure de dentelle noire était ornée en dessus de coques de ruban noir, et de chaque côté, de roses du roi.

Une autre coiffure, sorte de fanchon en guipure de Malte, a un fond arrondi d'où retombent deux pattes en arrière, une traverse de ruban nouée du côté droit, et terminée par de longs nœuds, et en dessous, de larges touffes de ruban découpé, rose *Solferino*.

Une charmante écharpe de mousseline de mademoiselle *Anna Loth*, qui a déjà pris l'initiative de plusieurs dispositions nouvelles de châles et de mantelets, est à deux volants tout autour, chaque volant séparé par un petit entre-deux piqué. Rien n'est distingué pour les jeunes filles comme cette écharpe d'une si délicate simplicité.

Cette qualité précieuse de la simplicité, presque toujours inséparable du bon goût, donnait un excellent cachet à deux parures expédiées ces jours-ci à une baigneuse d'Uriage par la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37.

L'une de ces parures était une robe de mousseline claire doublée de taffetas maïs, ornée de nœuds maïs tout le

long du devant de la jupe et du corsage. Une écharpe de mousseline doublée de même et garnie de deux volants bordés de guipure était fixée en avant par un gros chou de ruban maïs. Un chapeau de paille d'Italie n'avait d'autre ornement qu'une bride de ruban maïs en dessus de la passe, et en dessous un bandeau un peu élevé d'épis, disposés en croissant, et que recouvrait entièrement une belle dentelle noire. Les gants étaient maïs brodés de noir, et les bottines, de satin français, noir.

La seconde parure, destinée aux petites réunions du soir, se composait d'une robe de tarlatane à pois noirs, ornée, dans toute la hauteur de la jupe, de petits volants surmontés de bouillons et bordés de petite guipure noire. Le corsage froncé et décolleté se complète par un petit fichu ouvert et croisé, garni de bouillons et de volants avec guipure, que doit retenir une belle broche d'émail noir illustrée de diamants. La ceinture longue qui s'attache en avant, est de large ruban blanc liséré de noir, et la coiffure est une résille faite d'épis blancs avec des touffes de pavots rouges et de raisins noirs sur les côtés, et une longue branche de raisins et d'épis s'échappant du côté gauche.

Pour les petites filles, le véritable costume de la saison se compose de robes de mousseline à tout petits dessins avec l'écharpe pareille et le chapeau rond de paille naturelle ou de paille brune.

Une charmante enfant de huit ans, entièrement habillée par madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, venait nous voir dernièrement avec une robe fond blanc à dessins roses, faite à un seul grand volant orné d'un double plissé de taffetas rose, à corsage carré et à manches demi-larges bordées du même plissé; une écharpe garnie de même et retenue à la taille par une large bouffette, et un chapeau de paille d'Italie à bords relevés, à nœuds de taffetas noir en dessus, et à touffes de roses en dessous.

Une autre toilette sortie du même atelier, se composait d'une robe de mousseline à petites étoiles mauves, faite à sept volants très froncés et bordés chacun d'une petite valenciennes, et à corsage froncé, garni de la même dentelle; d'une écharpe *Marie-Antoinette* pareille à la robe, et d'un chapeau de paille d'Italie à nœuds de velours noir et à plume de héron.

Les tout petits enfants portent des costumes de piqué blanc, entièrement brodés, au corsage formant plastron, au-devant de la jupe et aux petites poches, de coton ou de lacet de couleur.

Un enfant de deux ans et demi portait ces jours-ci une élégante petite robe de mousseline toute couverte de séries de petits plis coupés par des entre-deux de dentelle, une large ceinture *Louis XV*, et un petit chapeau tout à fait rond orné seulement de coques et de brides de ruban blanc.

La érinoline n'était pas oubliée même chez les plus petits de ces enfants, et M. *Creuzy*, le dépositaire de la maison *Tavernier de Lyon*, vend chaque jour une énorme quantité de ces sous-jupes microscopiques. Elles se confectionnent presque uniquement en percale blanche ou en brillanté. Celles que les grandes personnes ont emportées ou font venir aux saisons d'eaux et aux bains de mer, sent

plus spécialement d'un coutil rayé gris et blanc, très convenable d'apparence et très agréable comme usage. Pour le soir et sous les robes claires on porte là-bas, comme à Paris, des jupes de mousseline à beaucoup de petits volants, chacun de ces volants monté sur un ressort d'acier, et des jupes de tulle ou de point d'esprit avec bouillonnés et galons de moire ou de velours.

Les robes se font toujours aussi amples que par le passé, et les sous-jupes de la maison *Creuzy* sont celles avec lesquelles on obtient le meilleur résultat par le procédé le plus simple.

Aussi, maintenant que dans l'industrie comme dans les arts, le but auquel tendent tous les efforts est de simplifier le travail et d'économiser le temps, un vêtement qui en remplace à lui seul plusieurs autres, sans exiger aucun sacrifice de la coquetterie, doit-il avoir nécessairement le succès qui lui est acquis depuis plusieurs années et qui ne menace pas de s'interrompre.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 607.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Coiffure composée de bandeaux relevés avec nœud très tombant sur le cou, et nattes de cheveux et de velours noir tressés ensemble. A l'extrémité, les nattes sont retenues par une agrafe de corail et un bout tombant de velours noir.

Robe de tarlatane garnie de ruches de taffetas noir, de velours noirs, de petite guipure noire et de tresses de paille; le corsage est décolleté rond assez creux devant. La taille est ronde, le bas du corsage est froncé fin, tout autour sur une hauteur de 2 centimètres, puis les fronces sont arrêtées, et le corsage forme de beaux godets bien creux et bien évasés. Ces godets sont fixés au corsage de dessous qui est de taffetas. Les godets du dos sont plus plats et moins évasés.

L'épaulette est petite, la manche est remplacée par trois petits godets qui retombent sur le haut du bras.

Tous les bords des godets sont garnis par une petite ruche frisette de taffetas noir. Une petite grecque de velours noir est posée à plat en haut du corsage.

Sur chaque épaule une agrafe de corail attache deux bouts de ruban de taffetas blanc encadrés dans une petite frisette de taffetas noir.

La ceinture est de taffetas blanc, les deux longs bouts se croisent sous une agrafe de corail. Cette ceinture est entourée d'une frisette noire et un enlacement grec de velours termine chaque pan.

La jupe, très ample et froncée tout autour à la taille en trois rangs de petites fronces, est garnie au bas d'une grosse chicorée de taffetas noir. L'ourlet a 20 centimètres.

Un bel ornement grec composé de velours à plat avec une tresse de paille et encadré d'une petite frisette de guipure noire, garnit la jupe à partir de l'ourlet sur une hauteur de 40 centimètres.

TOILETTE DE PROMENADE DU MATIN. — Chapeau de paille garni de taffetas noir et d'agrafes en paille. Le bord de la passe est entouré de taffetas noir.

Sur le chapeau il y a deux coques plates de ruban n° 30, qui retombent de chaque côté. Ces coques sont posées à cheval et à plat; elles sont retenues par une belle agrafe de tresse de paille.

Les rubans sont brochés d'une petite étoile de soie paille.

Le bavolet est de taffetas noir avec une tresse de paille sur l'ourlet.

Sous la passe, un nœud de taffetas noir et des mentonnières de blonde.

Écharpe carrée, à revers, de taffetas blanc recouvert d'un tulle-guipure noir, ornée de ruches chicorées de taffetas blanc et de taffetas noir, avec volants de Chantilly.

Cette écharpe se taille d'un seul patron. On fend le milieu en haut sur une profondeur de 12 à 15 centimètres, et on obtient ainsi un revers gracieux en rabattant l'étoffe, sans être forcé de faire des pinces ou de mettre des goussets. Le revers forme derrière un V renversé. Tout le tour du vêtement est garni d'une ruche chicorée bien touffue composée de 10 centimètres de noir, 10 centimètres de blanc, et ainsi tout le long.

Une dentelle à écailles et à peine froncée garnit tout le tour; un haut volant de dentelle, dont le dessin forme une palme, garnit le bas du mantelet à partir de la saignée.

Robe de mousseline peinte à rayures noires sur fond blanc avec bouquets de roses.

Corsage montant, taille ronde, boutons verts sur le devant. Ceinture gros grain.

Jupe garnie de trois rangs de bouillonné, avec tête de chaque côté. Au-dessous du troisième rang retombe un grand volant avec ourlet de 4 à 5 centimètres, qui termine la jupe.

Manches droites demi-larges avec bouillonnés, et volants en cinq rangs sur toute la longueur.

PETITE FILLE DE DIX A TREIZE ANS. — Chapeau-Impératrice avec nœud de velours devant et une plume blanche de chaque côté.

Robe de taffetas vert garni au bas par quatre volants ourlés très amples.

Pardessus de taffetas gris, garni tout autour d'un petit volant à tête découpé à chaque bord.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Bonnet-pouff de tulle illusion et blonde, orné de chaque côté de marguerites *rose Magenta* à calice d'or; des barbes de dentelle noire se croisent sur le fond du bonnet et retombent derrière. Un nœud de taffetas vert n° 5 assorti au feuillage des marguerites, est posé sur le côté gauche.

N° 2. Bonnet rond. Le fond est de batiste ornée de médallions de valenciennes; les garnitures sont de batiste rehaussées de valenciennes. Un ruban bleu de Chine n° 5 est passé dans la coulisse qui fait le tour du bonnet.

N° 3. Bonnet-Bébé de mousseline garnie de valenciennes à plis pressés. Des petits choux de rubans lilas, n° 5 et n° 4, sont posés dans la garniture de dentelle. Le fond de ce bonnet est plissé, un nœud de ruban n° 16 est jeté sur le sommet de la tête; les brides partent de dessous ce nœud et viennent retomber derrière.

N° 4. Bonnet de linge, de mousseline et de valenciennes. Le fond, froncé, est orné d'un petit rond de valenciennes et vers le milieu, dessus, est posé un nœud de ruban n° 5 *rose Solferino*.

La passe est large et formée par des *entre-deux* brodés, alternés par des *entre-deux* de valenciennes. Une garniture de même dentelle est posée tout autour de ce bonnet, un nœud de ruban n° 5 est posé sur le côté; les brides sont de taffetas n° 12.

N° 5. Bonnet rond, avec fond de mousseline unie. Ce modèle est garni de guipure; un entre-deux forme la coulisse de ce bonnet, un chou de ruban n° 5 est posé sur le côté, un ruban semblable est passé dans la coulisse.

N° 6. Écharpe de mousseline, garnie tout autour par deux petits volants sur lesquels sont posés, en points de piqûre, des entre-deux brodés, larges d'un demi-centimètre.

N° 7. Guimpe composée d'entre-deux de valenciennes et de bouillonnés de mousseline. Une ruche de valenciennes est posée autour du cou et au bas des entre-deux.

N° 8. Bouillon de mousseline assez ouvert pour laisser passer la main.

L'ornement de ce bouillon se compose de ruchés de dentelle noire avec petit velours au milieu. Un joli bouillonné est formé entre les ruchés qui remontent vers le haut de cette manche.

N° 9. Manche assortie à la guimpe n° 7. Cette manche, juste au poignet, est ornée d'entre-deux de valenciennes séparés par des petits bouillonnés de mousseline qui vont en grossissant dans le haut. Une ruche de valenciennes garnit le poignet et remonte jusqu'au coude. Cette manche est terminée, dans le haut, par trois gros bouillonnés retenus dans un poignet. Un nœud de ruban n° 5 est posé à la couture du dessous du bras.

Courrier de Paris.

Oserait-on soutenir que nous vivons dans un temps absolument prosaïque et matérialiste? On le dit et on le répète tous les jours, sur tous les tons, de tous les côtés, en prose et en vers, dans les livres et dans les feuilletons, dans les drames et les comédies, si bien que les plus indulgents et les plus naïfs esprits ont fini par en être persuadés, et je m'imagine qu'il serait presque difficile, aujourd'hui, de persuader le contraire.

Dussé-je prêcher dans le désert et parler à des sourds, de ceux de la pire espèce, c'est-à-dire qui ne veulent pas entendre, je me propose de vous raconter non pas un roman, mais une histoire d'hier ou d'avant-hier, tout au plus de huit jours de date, qui a ses racines dans le macadam de Paris et qui ne tend à rien moins qu'à nous démontrer que la médaille de notre temps a un revers poétique ou féérique quelquefois. Féérique est mieux dit, bien qu'il s'agisse d'une histoire vraie comme le soleil.

Il y avait une fois... non pas un roi et une reine, mais un concierge et sa femme. Nos personnages sont humbles au début, nous les verrons grandir tout à l'heure, peu à peu. Ce concierge et sa femme eurent, un jour, une petite fille. A peine l'enfant était née, qu'une fée, en cachemire et en chapeau de velours, plume tombante, entra dans la loge et dit au père et à la mère de la petite fille :

— Avez-vous une marraine pour votre enfant?

— Non.

— Voulez-vous de moi?

— Qui êtes-vous?

— Celle qui vous amènera un parrain.

— Ce n'est pas bien clair, mais...

— Vous accepterez, quand je vous aurai dit que le parrain que je vous offre est le propriétaire de la maison. Je ne vous porte pas un énorme intérêt, je vous l'avoue franchement; mais j'en ai un très grand à ce que vous preniez M^{me} pour parrain et moi pour marraine par contre-coup.

L'offre était avenante, elle fut acceptée, et huit jours après la fille du concierge, un fort brave homme au reste, recevait sur les fonts baptismaux le prénom de... de Clotilde, si vous voulez, de par cette marraine improvisée qui avait elle-même improvisé et imposé le parrain. Ce qu'elle y gagna, je n'en sais trop rien, et cela importe peu à la suite de mon histoire.

Six ans se sont passés; six ans de gâteries pour Clotilde, de la part du parrain et de la marraine également épris de leur filleule. Les plus beaux châteaux en Espagne que le père et la mère eussent bâtis jusqu'alors sur cette affection dont leur fille était l'objet, se composaient au rez-de-chaussée d'un peu plus ou d'un peu moins de bonbons, au premier étage de quelques robes, avec des mansardes de petits bonnets et de rubans roses. Qu'ils étaient modestes dans leur ambition ce père et cette mère, dans un siècle où les moindres rêves ont pour horizon des millions gagnés en une bourse!

Mais au bout de ces six ans pavés de dragées et de quelques louis d'or éclos au jour de l'an ou au jour de la fête de la petite, la bonne marraine était à son lit de mort, donnant le baiser de suprême adieu à sa filleule et la recommandant à toute la tendresse de son parrain. Celui-ci tint la promesse qu'il avait faite à sa *commère*. De la loge, la petite Clotilde s'embarqua, un jour, dans un fiacre et fut conduite au couvent du Sacré-Cœur, sous l'égide de son parrain. Le rez-de-chaussée du primitif château en Espagne du père de Clotilde commençait à se convertir en bons moellons.

Quand Clotilde sortit du couvent, il y a de cela trois ans, c'était une jeune fille bien élevée, spirituelle, intelligente par le cœur autant que par la tête. Son parrain la maria peu de temps après au fils d'un de ses vieux amis, et lui compta cent mille écus de dot. Le premier étage du fameux château en Espagne avait pris corps de pierres de taille. Il y manquait les combles. Et pour comble, savez-vous ce qui arriva? C'est qu'il y a quelques jours, le parrain est mort, instituant sa filleule légataire universelle d'une fortune évaluée à plus de cent mille francs de rente! N'est-ce pas là un beau couronnement à l'édifice! Quel rêve et quel réveil!

Mais ce n'est là qu'un feuillet de mon histoire. L'autre feuillet contient le récit des générosités de la jeune femme devenue tout à coup ainsi l'héroïne d'un conte des *Mille et une nuits*! Elle a ouvert ses deux mains sur les siens: père, mère, frère, sœur, neveux et nièces, chacun a reçu un peu de l'averse de bienfaits que Clotilde a laissé pleuvoir du haut de sa fortune. Elle a eu l'esprit d'élever tout le monde au niveau de son cœur, sans oublier d'où elle était partie pour arriver à ce point culminant où le hasard l'a portée.

Pourquoi dire le hasard? Pourquoi pas plutôt la Providence? Le hasard aurait probablement mal choisi; la Providence, m'assure-t-on, a mis la main sur une femme



Conçu par J. de Bonnaville, et gravé

607 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu 92.

Lingerie de M^{lle} Anna Loth, Place Vendôme, 28.

... point d'une si brillante et

... des envie et des jaloux
... million, autant que de
... Il ne manquera pas
... pour remuer autour d'e
... Qu'elle ouvre bi
... ces paroles, et
... de le savez avant vous !
... ne connaissent pas enco
... leur fortune, c'est
... en se tenant co
... terrain glissant où la fortu
... quelques, par
... en avoir la preu
... soit dit pour contredire
... quel proverbe mis en cir
... obtenir de faire le bie
... de l'ingratitude cou
... Il en est de cela comm
... maître avait gagné un
... truffes que le perdant de
... pas, Bossini crut de

... il n'y a pas de truffes co

... les diables qui font courir

... dirons-nous à not
... y a des ingrats. D
... et le bon mérite ce se
... toujours la reconnaiss
... par tr
... dans à mon second bienfa
... petite-fille de Racine qu
... adoptée et fait éle
... demandé à la Fran
... La France a laiss
... une aube obole à la
... adressé à l'émotion,
... pour l'acte entier pour l'hér
... littéraires de la L
... cinquante mille
... de l'Empereur
... plus de la moitié
... des pères de ma
... étrangers. Ni en France
... donné par les souvera
... à la France tout
... vingt mille francs
... Société des auteurs dr
... noble tâche, et elle a e
... noble enfant qui n'a
... mille francs dont se
... le souvenir de se
... poète !



digne en tous points d'une si brillante et si inattendue destinée !

Y aura-t-il des envieux et des jaloux autour de cette nouvelle reine du million, autant que de courtisans ? Cela n'est pas douteux. Il ne manquera pas de gens crevant dans leur dépit, pour murmurer autour d'elle : « Ça, c'est la fille d'un concierge ! » Qu'elle ouvre bien grandes ses oreilles pour entendre ces paroles, et qu'elle réponde sans hésiter : « Je le savais avant vous ! »

Le secret que ne connaissent pas encore les parvenus de se faire pardonner leur fortune, c'est de reconnaître qu'ils sont des parvenus, en se tenant comme de grands seigneurs sur le terrain glissant où la fortune les a hissés.

Les bienfaiteurs ont quelquefois, paraît-il, la main heureuse. Nous venons d'en avoir la preuve. En voici un second exemple ; soit dit pour contredire ceux qui invoquent je ne sais quel proverbe mis en circulation par les égoïstes pour s'abstenir de faire le bien quand ils le pourraient. On parle de l'ingratitude comme un repoussoir au bienfait ! Il en est de cela comme des dindes de Rossini ! L'illustre maestro avait gagné un pari ; il s'agissait d'une dinde truffée que le perdant devait payer. Celui-ci ne s'exécutant pas, Rossini crut devoir lui rappeler sa dette.

— Mais... il n'y a pas de truffes cette année ! fut l'excuse invoquée.

— Ce sont les dindes qui font courir ce bruit-là, répondit Rossini.

Ce sont les égoïstes, dirons-nous à notre tour, qui font courir le bruit qu'il y a des ingrats. Des ingrats ! oui certes, il y en a, et le beau mérite ce serait, en vérité, que de recueillir toujours la reconnaissance pour prix des bienfaits ! Cela rendrait ceux-ci par trop faciles.

J'en viens donc à mon second bienfait bien placé. Il s'agit de l'arrière-petite-fille de Racine que la Société des auteurs dramatiques a adoptée et fait élever à ses frais, et pour laquelle elle a demandé à la France et à l'Europe intelligente une dot. La France a laissé à l'Europe le temps d'ajouter une mince obole à la sienne. Tout compte fait, cet appel adressé à l'émotion, à l'admiration, au souvenir du monde entier pour l'héritière d'une des plus grandes gloires littéraires de la France, a produit cinquante mille francs ! Cinquante mille francs dont le quart environ est un don de l'Empereur et de la famille impériale ; et à coup sûr plus de la moitié de cette somme a été versée à la caisse des pères de mademoiselle Trochu par des rois étrangers. Ni en France, ni hors de la France, l'exemple donné par les souverains n'a été suivi par les peuples. Quant à la France tout entière, elle ne figure pas pour plus de vingt mille francs dans la dot !

Qu'importe à la Société des auteurs dramatiques ! Elle a accompli une noble tâche, et elle a rencontré dans sa jeune pupille une noble enfant qui n'aura pas besoin même des cinquante mille francs dont se compose sa dot pour tenir le rang où le souvenir de son glorieux aïeul l'appelle à prétendre !

X. EYMA.



MÉLANGES.

On parle beaucoup des Catacombes de Paris. Voici quelle en est l'origine :

Les fouilles profondes qu'on exécute en ce moment, pour continuer la rue des Halles, sur l'emplacement de l'ancien marché, mettent chaque jour à découvert des quantités considérables d'ossements humains appartenant au cimetière des Innocents, et qui sont soigneusement recueillis et enlevés pour être inhumés de nouveau. Situé au centre de Paris, le cimetière des Innocents avait été primitivement établi hors de l'enceinte de cette ville, entre les deux bourgs Saint-Germain-le-Neuf et Saint-Germain-le-Vieux, le Beaubourg et le Bourg-l'Abbé, près d'une des portes du nord de la ville, située à la rencontre des chemins de Saint-Denis et de Montmartre. Depuis Philippe-Auguste, qui le fit enclore, jusqu'à sa suppression en 1785, il n'avait cessé de servir de lieu de sépulture à plus de vingt paroisses différentes. La quantité de corps déposés annuellement avait toujours été croissante. Le dernier fossoyeur, Nicolas Pontrain, dans l'espace de moins de trente ans, en avait déposé, suivant ses comptes, plus de quatre-vingt-dix mille. Depuis lors, le nombre était de trois mille environ chaque année, entassés, pour la majeure partie, dans des fosses communes de 5 à 6 mètres de profondeur. On n'évalue pas à moins de 1 200 000 la quantité des corps que ce cimetière reçut de 1486 à 1785, c'est-à-dire dans l'espace de six siècles.

Les accidents qui se manifestèrent à différentes reprises, dans le cours du siècle dernier, dans les divers quartiers qui entouraient le cimetière des Innocents, les instances des habitants qui en attribuaient généralement la cause aux infiltrations et aux émanations de cet immense foyer de putridité où tant de générations étaient venues s'éteindre et s'anéantir ; les observations des autorités et de tous les corps de la cité qui réclamaient sa suppression et sa conversion en une place publique ; enfin les Mémoires des médecins et des savants les plus éclairés, conduisirent à l'adoption d'une mesure jugée nécessaire dès 1554 par une commission qui avait été nommée pour présenter une requête à ce sujet au nom de différentes paroisses voisines.

Aussitôt que le conseil d'État, par son arrêt du 9 novembre 1785, eut prononcé la suppression du cimetière des Innocents, on s'occupa de chercher et de préparer un local convenable pour y déposer les ossements du grand charnier des Innocents, galerie voûtée qui régnait autour de l'enceinte, dont les arcades avaient été construites à diverses époques, et notamment vers la fin du XIV^e siècle, par plusieurs notables bourgeois de Paris, dont elles portaient les chiffres ou les armes.

Les anciennes carrières situées sous la plaine de Mont-Souris au lieu dit la Tombe-Is-oire, dépendant de Saint-Jean de Latran, parurent, par leur rapprochement de la ville, leur état et leur étendue, les plus favorables pour l'établissement du cimetière souterrain. Telle est l'origine des Catacombes de Paris, devenues l'immense ossuaire de tous les cimetières de la capitale, et où vont prendre

place en ce moment les derniers restes de tant de générations que font retrouver les fouilles entreprises près des halles, non loin du square verdoyant où se dresse restaurée, rajeunie, la fontaine qu'illustra le ciseau de Jean Goujon.

La ville de Paris a décidé, comme on sait, qu'une grande avenue serait ouverte entre le cours la Reine, partant du quai de Billy, et la grille de la Muette, au bois de Boulogne, en traversant Chaillot et la plaine de Passy de l'est à l'ouest.

La première section de cette avenue, qui prend le nom d'avenue de l'Empereur, est ouverte déjà depuis la grille du bois jusqu'à la rue du Petit-Parc.

Une nouvelle et importante section, allant de la rue du Petit-Parc au boulevard de Longchamp, qui domine Chaillot, sera ouverte prochainement. L'adjudication des fournitures, transports et travaux relatifs aux terrassements, à la viabilité et aux plantations de cette section, a eu lieu le 30 de juillet à l'Hôtel-de-Ville. L'entreprise est évaluée 4,420,000 francs.

On annonce que le marché au vieux linge, dit marché du Temple, sera prochainement démoli pour faire place à un nouveau quartier en rapport avec les voies magnifiques dont l'édilité parisienne va doter le 3^e arrondissement de Paris.

Ces hideux abris et leurs dépendances, dit la *Revue municipale*, couvrent une superficie de 10 920 mètres de terrain, ayant aujourd'hui une valeur de plus de trois millions et demi, et qui ne rapportent pas à la ville 450,000 fr. par année.

Cette démolition sera une excellente opération pour la ville, au double point de vue de la salubrité publique et de l'embellissement de Paris.

Depuis quelques semaines, on remarque dans la cour du palais des Tuileries, devant la grille du Carrousel, quatorze candélabres qui ont reçu un appareil supplémentaire à l'extérieur. C'est un petit conduit en plomb qui part du sol et monte jusque dans la lanterne où il est terminé par un bec effilé, placé verticalement à côté du bec ordinaire. C'est un essai comparatif, qu'on vient de faire sous les yeux mêmes de l'Empereur.

L'expérience a eu un tel résultat, dit-on, qu'on a lieu de croire à une révolution entière et complète dans l'éclairage des voies publiques et des magasins. On a constaté que le bec nouveau qui débite trois fois moins de gaz que l'ancien, donne cependant une gerbe plus lumineuse, beaucoup plus intense, plus vive et plus belle que celle que donnent les becs de l'éclairage actuel. Une somme de 200,000 francs aurait été mise à la disposition de l'inventeur pour monter un gazomètre et éclairer par le nouveau procédé toute la cour du palais des Tuileries.

Avant de quitter Fontainebleau, l'Empereur a com-

mandé diverses restaurations dans le château, et entre autres celle de la vieille église de Saint-Saturnin. Cette église, dont l'entrée est par la cour ovale, du côté de la galerie de Henri II, est antérieure au château, dont les parties diverses, comme on sait, ne se développent nulle part sur un plan symétrique. L'église s'est trouvée comme englobée dans les constructions successivement exécutées par Henri II, Louis XII et François I^{er}.

M. Chopin, peintre d'histoire, a été récemment honoré de la visite de l'Empereur dans l'atelier qui lui a été concédé par Sa Majesté au château même. Sa Majesté lui a commandé l'exécution des peintures murales nécessaires à la décoration de l'église de Saint-Saturnin.

Sa Majesté l'Empereur a visité, ces jours derniers, au Palais de l'Industrie, la collection de plâtres moulés sur des antiques de l'époque grecque, réunis d'après les ordres de S. Exc. le ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, par les soins de M. Ravaisson, membre de l'Institut.

Les travaux de la fontaine Saint-Michel, cachés par l'immense rideau de toile qui ne tombera qu'au moment de leur achèvement complet, avancent d'une manière sensible. On construit en ce moment le rocher de granit destiné à supporter le groupe en bronze de saint Michel terrassant le démon, qui forme le principal motif du monument.

Des trois bassins en marbre de couleur qui doivent recevoir l'eau à la partie supérieure, deux sont déjà terminés, et les matériaux du troisième sont près d'être mis en place.

Toute la partie supérieure de la fontaine vient de recevoir un ajustement de plombs ornés et de galeries de même métal qui ont pour effet de masquer les cheminées de la maison contiguë, recouverte ainsi dans sa hauteur et dans sa largeur totale. On travaille activement dans les ateliers aux divers groupes, ainsi qu'aux statues qui doivent entrer dans cette vaste composition, et tout fait espérer que l'année 1860 ne s'écoulera pas sans la voir menée à bonne fin.

On a exposé, il y a quelques jours, sur la petite place du Louvre, en face du pont des Arts, la statue en bronze du maréchal Jourdan, due à M. Elias Robert, auteur du fronton du palais de l'Industrie. La statue est dans la proportion de 4 mètres. Le général porte l'uniforme des généraux de la première république; un manteau est jeté sur son épaule gauche.

Cette statue est destinée à la ville de Bourges.

Déjà depuis quelques années les théâtres de l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique et celui des Bouffes-Parisiens avaient adopté l'usage de faire photographier, dans leurs costumes, les artistes qui avaient créé les rôles d'un opéra nouveau. La direction de l'Opéra a voulu, de son côté, appliquer la photographie à la perpétuité de la tradition. Elle fait en ce moment photographier les

costumes de *Pierre de Médicis*, et à l'avenir cette intelligente mesure sera prise pour tous les opéras. La Comédie-Française, qui, bien plus encore que l'Opéra, vit de traditions, ne saurait manquer d'adopter cette méthode, et de transmettre ainsi à ses successeurs de précieux documents qu'elle n'a malheureusement pas pu recevoir elle-même de ses devanciers.

LOUIS DE SAINT-PIERRE.

COMMENT A ÉTÉ FAITE

LA COMÉDIE DES PLAIDEURS.

Scènes historiques.

(Voyez le numéro précédent.)

Racine et La Fontaine s'empressèrent, ainsi qu'on le pense bien, de ramasser la balle au bond.

— Une comédie ! et pourquoi n'en ferions-nous pas une ?

— Cavois vous a fait donner la préférence à une satire.

— C'est vrai, dit Chapelle, qui commençait à se dégriser, Cavois veut que, pour quelques méchancelés rimées contre madame de Maintenon, nous allions en Hollande ou à la Bastille. Une bonne comédie, gaie, vive et piquante, ne nous mènerait pas si loin !

— Une comédie, quand on pleure encore la mort de notre pauvre Molière, rendrait le roi libéral de ses deniers comme au commencement du règne, dit un des gentilshommes.

Ces dernières paroles arrivaient directement à l'esprit et au cœur de Cavois, bonhomme au fond. Le petit billet de Nicette revenait aussi à sa mémoire. Une comédie, c'était peut-être ce qu'il fallait pour marier sa filleule avec le clerc de ses rêves ? Dans tous les cas, une telle œuvre serait une chose originale à force d'être faite par des collaborateurs disparates et nombreux.

— Au fait, dit-il, pourquoi pas une comédie ?

— Girouette ! riposta Boileau en souriant.

— Tête fêlée ! dit La Fontaine.

— Très bon esprit ! objecta Racine, qui était enchanté de voir abandonner l'idée de la satire. — Et presque au même instant : — Jamais je n'ai été tant en veine !

— Mais sur quel canevas broder la comédie ?

— Sur les gens du Palais, reprit Brillac. Racine, écrivez : *Les Plaideurs*.

— C'est déjà fait.

Brillac n'avait pas menti ; le métal littéraire bouillonnait dans son cerveau. Il se mit à faire ses

portraits un à un ; c'était d'abord Pierre Dandin, un ancien juge qu'on était obligé d'attacher chez lui pour l'empêcher d'aller juger, et qui sautait par les fenêtres pour prononcer des sentences :

Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galaïns,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans ?
L'argent ne nous vient pas si vite qu'on le pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robe vous fait honte ? Un fils de juge, ah ! fi !
Tu fais le gentilhomme. Eh ! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe,
Et c'est le bon parti.

Bref, toute l'admirable tirade qui finit par un souvenir donné par le juge à sa femme, la pauvre Babonnette :

Elle eût du buvetier emporté les serviettes
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

— Racine, écrivez tout, n'en oubliez pas un, disait La Fontaine ; ils sont tous très bons !

— Eh bien ! essayez-en à votre tour, dit l'auteur d'*Athalie* à l'auteur des *Deux Pigeons*. Tenez, achevez le grand monologue de maître Petit-Jean, Picard, qu'on a fait venir d'Amiens pour être suisse, qui est cocher et qui va devenir avocat. C'est plein d'extravagance. La chose vous ira comme un gant.

La Fontaine prit la plume et écrivit :

Je lui disais parfois : — « Monsieur Perrin Dandin,
» Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin ;
» Qui veut voyager loin ménage sa monture.
» Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres ;
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut bon gré, mal gré,
Ne se concher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

— Il faudrait aussi çà et là des scènes d'amour, dit Cavois. Ce serait mon affaire, j'en conviens, si j'étais poète. Homme d'épée, je ne puis que conseiller, n'entendant rien à ce que fait la plume. Voyons, qui se chargera de cet ingrédient ?

— Un instant ! objecta en cet endroit Despréaux. Ce n'est pas pour rien, je crois, que j'ai composé l'*Art poétique*.

— Vous êtes le législateur du Parnasse, c'est connu, répliqua Furetière, non sans y mettre un peu d'ironie. Ainsi, c'est à vous de décider.

— Eh bien ! dans une pièce de cette nature, qui n'est au bout du compte qu'une satire amplifiée, l'amour...

— L'amour est le maître partout.

— Cavois, silence ; c'est Boileau qui parle.

— L'amour donc ne doit entrer que dans une très faible proportion. S'il en était autrement, tout le comique de l'œuvre s'évaporerait au profit de quelques situations sentimentales auxquelles le public n'attacherait que peu d'intérêt.

— Bien dit, messieurs.

— Cependant, reprit Boileau, il faut de l'amour. Une pièce sans soupirs et sans mariage ne saurait passionner un public français ; mettons-en donc en petite dose.

— Adopté ! Mais, voyons, qui mettra l'amour dans *les Plaideurs* ?

— Messieurs, interrompit Cavois, vous ressemblez à l'homme qui cherche son chapeau bien loin et qui l'a sur la tête : Jean Racine est tout près de vous. Celui qui a fait *Andromaque*, *Phèdre* et *Britannicus* doit comprendre l'amour, peut-être.

— Je proteste ! s'écria Furetière, qui trouvait à redire à tout en sa qualité de critique.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Brilliac.

— Laissez-moi m'expliquer, messieurs, poursuivit Furetière.

— Parlez en toute liberté, dit un des gentilshommes.

— Racine sait parler d'amour, sans contredit, et nul ne le sait mieux que lui, mais c'est de l'amour des reines. En avez-vous dans *les Plaideurs* ? Il fait venir les larmes aux yeux des filles des héros, et vous, vous aurez sans doute quelque petite mijaurée, moitié figue, moitié raisin, qui ne sera pas tout à fait une péronnelle, mais qui ne sera pas non plus la veuve d'Hector. Quel langage prêter à cette soupirante qui aimera bien plus à rire qu'à pleurer ? Évidemment ce sera la parole d'une raisonneuse de Molière. J'en conclus que ce n'est pas là le lot de Jean Racine, qui ne comprend les femmes que le sceptre à la main.

On applaudit Furetière. — Il se trouvait que cet homme d'esprit n'avait pas seulement fait une observation juste, mais encore qu'il avait esquissé sans s'en douter le rôle de la blonde Isabelle, la fille de Chicaneau.

— Voyons, La Fontaine, cela vous regarde, dit Cavois ; peut-être prétendez-vous, pour nourrir votre paresse, que vous avez écrit *les Amours de Psyché*, poème dans lequel se meuvent des dieux ; mais cette excuse n'aurait pas de fondement réel ; vous parlez aussi des Suzons et des Perrettes en vrai maître ; faites-nous donc Isabelle.

On acheva d'allumer la verve du bonhomme en lui soufflant que, pour nouer l'action, cette Isabelle serait aimée du fils de Perrin Dandin, le vieux juge. Aussi, après avoir laissé tomber pendant quelques instants sa tête féconde entre ses mains, l'intaris-

sable fabuliste trouva sans grand'peine le portrait et le rôle de son héroïne.

— Quel chef-d'œuvre ce sera, messieurs ! s'écria Brilliac ravi.

En ce moment, sur la motion de Racine, qui tenait décidément *la queue de la poêle* dans la confection de la comédie, on se mit à relire tout ce qui avait été fait.

— Messieurs, je demande cinq minutes pour rectifier le plan, ajouta l'auteur de la *Thébaïde*.

Dans le vif contentement qu'il éprouvait de ce qu'on eût abandonné l'idée de faire une satire contre le roi, il s'était subitement transformé ; il ne savait plus faire de vers tendres, il était emporté, plein de gaieté, surabondant de verve comique. Son génie, qui d'ordinaire ne marchait qu'à pas mesurés, comme il convenait au nourrisson d'Eschyle, trouvait tout à coup les ailes de la Muse de Molière. Cinq minutes après la proposition qu'il venait de faire, il avait tracé d'une main hardie et sûre le plan de la comédie telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous.

— Chapelle, mon ami, dit-il, vous qui êtes l'homme des petites castilles, vous vous chargez du rôle de Chicaneau.

— J'obéis, répondit l'aiguiser d'épigrammes.

Il restait à former le pendant de cette admirable pochade du plaideur enragé ; Racine, dont le rapide coup d'œil savait mettre en jeu toutes les ressources que le hasard avait groupées à ce souper, sauta soudain en l'air, pareil à un écolier à qui l'on vient de donner ses étrennes.

— Boileau, nous avons besoin d'une femme ridicule, acariâtre, endiablée, qui crie, qui jure, qui fasse un vacarme d'enfer. A qui donc demander une pareille figure, si ce n'est à vous, qui avez fait la satire des femmes ? Allons, vous allez vous dévouer comme Chapelle, Furetière et La Fontaine. Ça, prenez cette plume et esquissez-nous la comtesse de Pimbèche !

En très peu de temps, l'homme du jardin d'Auteuil qui ne comprenait pourtant pas qu'on allât vite en matière de prosodie, Boileau, touché par la contagion, improvisa cette incroyable physionomie de la vieille folle qui se plaint en termes si plaisants d'avoir une bonne pension de sa famille, mais d'être empêchée de plaider.

Bref, au bout de trois heures de ce travail bizarre, qui excluait toute idée de fatigue, puisqu'ils étaient six à se le partager, et qu'ils se rajeunissaient de dix minutes en dix minutes par une rasade, on demanda à voir l'ouvrage dans son ensemble.

— Il n'y a rien de plus beau, même dans le théâtre contemporain, dit Brilliac, enchanté de l'idée qu'il avait eue.

— Eh bien ! Cavois, s'écriait Furetière, parlez-vous toujours d'aller voir danser les bayadères de l'Inde à la Haye ?

— Je resterai à Paris pour voir jouer *les Plaideurs*, répondit le fou en vidant son verre, et il ajouta en parlant à la cantonnade : — J'en profiterai pour marier ma jolie petite filleule.

V.

En France, tout change vite, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Huit jours après cette scène de l'*Auberge du Mouton-Blanc*, Cavois recevait par Chamillard une invitation du roi à l'effet d'aller passer trois jours à Marly, avec la cour réservée.

Tous ceux qui ont mis le nez dans les *Mémoires de Saint-Simon* savent combien ces invitations à la cour de Marly étaient regardées comme une faveur spéciale, indice d'un avancement prochain.

— Est-ce que le grand roi voudrait se remettre bien avec moi ? se demandait l'étourdi.

En courtisan consommé, Cavois comprenait qu'il pouvait tirer bon parti de la circonstance ; il y avait déjà beau temps qu'il ne songeait plus au voyage en Hollande, il n'avait plus en vue qu'à rentrer dans les bonnes grâces de ce dieu de Versailles que Le Brun peignait en Apollon.

— Une idée ! se dit-il. Ne serait-ce pas un bon moyen pour bien faire ma cour que de remettre au dieu le manuscrit des *Plaideurs* ?

Cela étant bien convenu dans sa pensée, il alla chez Racine, à qui il exposa le cas.

Jean Racine s'estimait bien trop heureux que Cavois s'enlevât toute facilité de faire une satire.

— Voilà la comédie, dit-il. Mais qu'en allez-vous faire ?

— Je la remettrai entre les mains de la veuve Scarron.

— Dites de madame de Maintenon, éventé !

— De madame de Maintenon, soit.

— Eh bien, après ?

— Eh bien ! vous savez qu'elle prétend avoir beaucoup de peine à amuser un roi qui n'est plus amusable. Une fois qu'elle aura lu la comédie, elle y trouvera une provision de gaieté pour toute une saison.

— C'est juste. Vous avez bien calculé, Cavois.

Les choses se passèrent exactement comme le marquis les avait arrangées.

À Marly, en jetant des oublies aux carpes du grand bassin, madame de Maintenon avait dit à Louis XIV :

— Sire, M. de Cavois vient de faire un charmant cadeau à Votre Majesté.

— Qu'est-ce donc ?

— Une comédie burlesque intitulée : *Les Plaideurs*, et composée, à ce qu'il paraît, après boire, par les sieurs Despréaux, Racine, Chapelle, Furetière, La Fontaine et Brillac, et qui ferait mourir de rire même l'empereur de la Chine.

Louis XIV se fit lire la pièce et eut presque une indigestion de brioches, tant cette farce l'avait égayé.

Le lendemain, madame Bervin, l'hôtesse du Mouton-Blanc, recevait un billet ainsi conçu :

« Madame ma commère,

» Ci-joint un mandat de dix mille livres que le Roi donne pour une histoire en vers que nous avons faite, l'autre soir, en buvant votre vin.

» Je fais cadeau de la somme à ma jolie Nicette, qui se mariera ainsi avec son clerc de procureur.

» CAVOIS ».

La comédie des *Plaideurs* fut jouée d'abord à Fontainebleau pour les fêtes de la cour, puis à Versailles, puis à Paris, puis dans tout l'univers connu.

On la joue encore aujourd'hui.

On la jouera tant que le monde sera monde.

— Quelle chose bizarre ! se disait pourtant Cavois. Une comédie contre les gens du Palais qui sert à faire marier un huissier futur ! Racine a oublié ce trait-là.

Cavois omettait une autre conséquence, c'est qu'on le remettait dès lors en faveur à la cour.

Philibert AUDEBRAND.

LES

RESSOURCES DE LA PROVIDENCE SONT INFINIES.

Un jour du mois de mars 1854, à quatre heures moins cinq minutes de l'après-midi, deux jeunes gens arrivaient tout essouffés dans la gare du chemin de fer de l'ouest. Une vieille dame, assez modestement mise, et d'un aspect peu flatteur, y entra en même temps qu'eux.

— Tu es incorrigible, disait à son ami l'un des deux jeunes gens. Avec ta manie de t'arrêter à chaque pas, et d'examiner tous les détails de la route, comme si tu ne la connaissais pas de reste, tu as failli nous faire manquer le convoi.

— Nous avons encore cinq minutes, répondit celui des deux voyageurs qui paraissait le plus jeune. Ses traits étaient moins réguliers que ceux de son compagnon, sa taille moins élevée, sa toilette moins recherchée ; peut-être même laissait-elle trop apercevoir les marques d'une position embarrassée ; mais

il y avait en lui une grâce sympathique qui faisait contraste avec la roideur de son ami.

— Une seconde pour Versailles, demandait à la buraliste la vieille dame qui les précédait immédiatement devant le guichet.

Et pendant qu'on timbraut son billet, elle mit vivement la main à sa poche, puis la retira d'un air effaré et en rougissant beaucoup. En continuant ses recherches avec une activité fiévreuse et presque désespérée, elle se troublait de plus en plus, et devenait pourpre, au point qu'on eût pu craindre pour elle un coup de sang. Albert, le plus jeune des deux amis, ému par cette pantomime, hélas ! trop significative, déposa cinq francs sur le guichet, reçut le billet demandé par la vieille dame et le lui remit en lui disant, avec un sourire :

— Permettez-moi, madame, de vous rendre ce petit service. Et en même temps il demandait deux places pour Bellevue.

La vieille dame était restée interdite, ne sachant si elle devait accepter ou refuser le secours qui lui arrivait si à propos. Son billet à la main, elle demeura d'abord immobile ; mais, voyant les deux jeunes gens s'éloigner, elle les rejoignit vivement et dit à Albert :

— Vous m'avez, monsieur, réellement tirée d'un grand embarras. Veuillez, je vous prie, me donner votre adresse, afin que, aussitôt de retour à Versailles, je m'acquitte de la petite dette que je viens de contracter envers vous.

Albert fit un premier mouvement comme pour refuser, mais il comprit aussitôt que ce serait une indécatesse, et remit sa carte sur laquelle était inscrit le nom, alors bien obscur, de l'un de nos meilleurs artistes d'à-présent, avec l'indication du modeste hôtel qu'il habitait rue de Vaugirard.

Quand ils furent un peu éloignés :

— Je te trouve prodigieux ! s'écria l'aîné des deux jeunes gens ; tu te fais le banquier des vieilles dames qui ont oublié leur porte-monnaie, et tu ne penses pas que cela va faire tort d'autant à notre dîner. Quel besoin avais-tu de vider ton gousset au profit d'une inconnue ?

— Le besoin que j'aurais, mon cher Amédée, qu'un inconnu vint à mon secours, si je me trouvais dans un semblable embarras.

— Quant à moi, répondit Amédée, je ne demande à personne de se mêler de mes affaires. Aussi trouvé-je inutile de me mêler de celles des autres.

La soirée toutefois ne se passa pas moins gaiement pour les deux amis, et ils firent, en compagnie d'un camarade qu'ils allaient visiter à Bellevue, un très agréable dîner.

Les jours suivants, Amédée demanda plusieurs fois à Albert s'il avait vu la débitrice, et sur la ré-

ponse négative de celui-ci, il ne lui ménagea pas les railleries sur sa générosité irréfléchie qui le rendrait toujours dupe des intrigants, et lui démontra plus que jamais la sagesse de cette maxime : chacun pour soi.

Deux mois, trois mois, se passèrent. Albert aurait tout à fait oublié l'incident du chemin de fer si la malice d'Amédée ne lui en eût de temps en temps rappelé le souvenir.

Un jour, il était seul dans son atelier, travaillant avec un certain découragement à un petit tableau qu'il avait entrepris avec ardeur, mais que, dans un moment de gêne, il avait été obligé de promettre pour presque rien à un marchand.

Un domestique entra et demanda M. Albert :

— C'est moi, répondit le jeune homme.

— En ce cas, monsieur, voici ce que je suis chargé de vous remettre.

— De quelle part ? demanda Albert.

— De la part de mademoiselle Blanadet... mais madame a dit que vous verriez bien ce dont il s'agit.

Albert aurait bien voulu questionner davantage ce domestique, mais il ne l'osa pas. Resté seul, il cherchait inutilement dans son esprit la solution de cette énigme, inexplicable pour lui, d'un message adressé par une gracieuse jeune fille (car il ne lui vint pas à l'esprit qu'une demoiselle pouvait ne pas être jeune et jolie), et il retournait en tout sens le petit carton bleu qu'il tenait à la main. Enfin il se décida à l'ouvrir. Ce carton contenait une bourse élégante, en cordonnnet cerise et or, dans laquelle était renfermée une pièce de un franc, toute neuve, avec les lignes suivantes : *Brodée pour M. Albert *** par une vieille dame fort laide et très mal mise, pour laquelle il a payé, il y a trois mois, une place au chemin de fer de Versailles.*

En lisant ce billet, les traits du jeune homme exprimèrent une vive satisfaction, causée beaucoup moins, on peut le croire, par la réception de ce faible cadeau et le recouvrement de ce franc (qui cependant, s'il faut l'avouer, venait à propos pour regarnir son porte-cigares vide depuis quelques jours), que par la confirmation donnée par cet incident à ses généreuses croyances que n'avaient pu altérer la fréquentation habituelle et les principes dissolvants de quelques-uns de ses amis.

Lorsque son ami vint le voir, Albert s'empressa de prendre sa revanche, et Amédée, mécontent de voir sa perspicacité en défaut, lui répondit par des plaisanteries.

— Le cadeau n'est pas bien magnifique, dit-il. Pour que l'aventure fût vraiment intéressante et romanesque, ce n'est pas dans une méchante bourse de cordonnnet que devait t'être renvoyée ta pièce de vingt sous, mais dans un porte-monnaie en émail

incrusté de diamants. On eût pu alors, avec un peu d'imagination, se figurer que l'extérieur ridicule que nous avons vu à la gare du chemin de fer, n'était que l'enveloppe d'emprunt infligée à une belle princesse par quelque méchante fée humiliée à son baptême.

Cet incident complètement vidé ainsi, à ce qu'il semblait du moins, Amédée continua à fréquenter assidûment les coulisses de la bourse, où il faisait de temps en temps quelques affaires, et Albert poursuivit ses travaux d'artiste. Il s'exerçait chez lui à la composition, mais il travaillait aussi d'après les maîtres et il copiait alors, au musée du Luxembourg, un *Brascassat* qui représentait pour lui six mois de patience et d'application. De temps en temps, quelques étrangers venaient examiner son tableau, et il était arrivé à plusieurs Anglais d'entrer en conversation avec lui et de lui demander combien il voulait le vendre, mais jamais personne ne lui en avait offert un prix sérieux.

Quelques jours après la réception du message de mademoiselle Blanadet, un monsieur âgé et d'une physionomie respectable, après s'être promené quelque temps dans les galeries et avoir inspecté chacun des artistes présents avec une attention minutieuse, s'arrêta derrière Albert.

— Serait-il indiscret, lui dit-il après un moment, de vous demander si votre intention est de vendre cette copie ?

— Nullement, monsieur. Elle est en effet destinée à être vendue, et jusqu'à présent n'est promise à personne.

— Je suis monsieur N..., notaire, reprit le vieux monsieur. Je suis chargé par un de mes clients de lui procurer une très bonne copie de ce tableau, mais je n'ai mission de disposer pour cet objet que de dix-huit cents francs. Ce prix ne vous semblera peut-être pas suffisant ?

— Il me paraît au contraire très raisonnable, monsieur, se hâta de répondre le jeune peintre, qui fut comme ébloui de cette offre.

— Je puis donc, monsieur, regarder notre marché comme conclu. Les dix-huit cents francs sont déposés à mon étude et vous seront remis immédiatement contre l'envoi du tableau.

Le vieux monsieur se retira après avoir laissé son adresse à Albert, et celui-ci, sous l'influence d'un bonheur d'autant plus vif qu'il était plus inattendu, sentit redoubler son ardeur au travail, son amour pour son art et sa louable ambition de parvenir.

Dès ce jour tout sembla favoriser le jeune peintre, et les voies jusque-là fermées s'ouvrirent largement devant lui. Il avait sollicité depuis longtemps des commandes du ministère, et ses requêtes, que des personnes influentes lui avaient promis d'appuyer, étaient cependant restées sans réponse. Il reçut

l'avis que sa demande venait enfin d'être prise en considération, et qu'il était chargé de travaux importants.

A chacun des succès qu'il obtenait : « J'ai donc du talent ! » se disait-il plein de joie.

Oui, sans doute, il avait du talent, mais ce talent fût peut-être toujours resté ignoré s'il n'avait été mis en lumière par la sollicitude amie et toujours éveillée d'un protecteur mystérieux.

Quel était donc ce protecteur invisible et inconnu qui semblait avoir ainsi pouvoir pour modifier la fortune et les événements?... Une vieille fille complètement obscure, et qui peu de mois auparavant était encore elle-même dans une position voisine de la misère.

Mademoiselle Rose Blanadet n'avait guère connu que l'adversité. Quelques mois après sa naissance, son père jusque-là riche et heureux, avait été victime d'une faillite considérable qui l'avait complètement ruiné. Forcé alors d'abandonner une usine qu'il avait dirigée longtemps avec intelligence et habileté, le chagrin qu'il ressentit altéra profondément sa santé, et quelques années plus tard il mourait, laissant une jeune femme et une petite fille presque sans ressources.

Mademoiselle Rose avait grandi dans la tristesse et dans les larmes. Elle avait passé toute sa jeunesse auprès d'une mère souffrante, et sa constante étude avait été de lui faire oublier, par un dévouement sans bornes, les cruelles épreuves auxquelles elle avait été soumise. Une douleur poignante était venue s'ajouter à toutes les autres : madame Blanadet avait un frère, qui, très jeune, s'était expatrié avec la résolution de faire fortune. Il avait réussi, et revenait du Nouveau Monde avec des millions, au moment où la santé de sa sœur, cruellement altérée par le chagrin et par les privations, donnait les plus sérieuses inquiétudes à sa fille. Le retour de ce frère, toujours tendrement chéri, avait apporté à la pauvre malade un éclair de joie. L'avenir de sa fille lui semblait désormais assuré ; et elle pouvait quitter sans regret une vie à laquelle elle ne se résignait qu'avec peine depuis la mort de son mari. Mais hélas ! toutes ses espérances furent trompées ; l'égoïsme était entré dans le cœur de son frère en même temps que les dollars entraient dans ses coffres ; et au lieu d'un parent, ce fut un étranger qu'elles retrouvèrent. Ce dernier coup fut fatal à l'organisation si épuisée déjà de la pauvre malade ; elle mourut en demandant pardon à sa fille de la laisser seule en proie aux luttes de la misère.

Beaucoup d'années se passèrent. On peut se figurer ce qu'est la vie d'une pauvre fille isolée, sans parents, presque sans amis (les malheureux n'en ont guère !), condamnée, pour soutenir une existence

sans bonheur, à un travail fatigant et pénible qui use les forces du corps sans occuper l'intelligence. Sa première jeunesse s'était ainsi passée au milieu des préoccupations absorbantes de la vie matérielle. De fréquentes visites au tombeau de sa mère interrompaient seules pour elle la monotonie de son travail, de ce travail de couture dont la pratique assidue ne donne pas à l'ouvrière la plus habile, les moyens de subvenir aux nécessités impérieuses de chaque jour!

Quel ne fut pas l'étonnement de mademoiselle Blanadet, lorsqu'une lettre d'une écriture inconnue lui apporta la nouvelle que M. Nériat, cet oncle qui paraissait avoir oublié jusqu'à son existence, étant tombé dangereusement malade, désirait l'avoir auprès de lui. En conséquence, on l'engageait à se rendre à Versailles sans perdre un seul instant. Elle s'empressa de répondre à cet appel; et, dans son trouble et sa précipitation, elle oublia son modeste porte-monnaie.

C'est ce jour-là que l'avait rencontrée Albert. Et, par une de ces combinaisons mystérieuses auxquelles se complait parfois le hasard, ou plutôt que permet la Providence, le mouvement irrésolû d'un bon cœur devait avoir pour ce jeune homme un résultat plus fructueux que le plus habile calcul.

Rendue chez son oncle, mademoiselle Blanadet fut émue de pitié en voyant combien, malgré sa richesse, peut être abandonné et misérable un être qui n'a pas su se créer de sérieuses amitiés et de réelles sympathies. Elle se consacra au service de ce parent qu'elle ne pouvait aimer, avec une ardeur de dévouement qu'elle puisait sans doute dans le souvenir vénéré de sa mère. Par le fait même de son égoïsme, le malade put faire vite la différence des soins zélés et intelligents qu'elle lui prodiguait et de ceux qu'il avait reçus jusque-là de mains mercenaires, et sembla s'attacher à elle en proportion du besoin qu'il en avait.

En prévoyant le résultat probable de cette affection tardive, les personnes qui entouraient M. Nériat commencèrent à combler de marques de considération celle qu'ils avaient accueillie d'abord avec défiance. Devinant en elle une riche héritière, ils s'appliquèrent servilement à capter sa faveur. Quelques anciens amis de sa famille, qui avaient complètement abandonné sa mère du jour qu'elle avait été ruinée, essayèrent de lui persuader maintenant qu'elles avaient toujours conservé pour elle l'affection la plus vive, et qu'elles n'avaient cessé de faire tous leurs efforts pour lui ramener son oncle, lui donnant même à entendre qu'elle ne devait qu'à leurs conseils d'avoir été mandée auprès de lui.

En se rendant auprès de M. Nériat, mademoiselle Blanadet n'avait d'abord cru rester que quelques jours à Versailles. Lorsqu'elle se vit forcée d'y prolonger son séjour, elle avait bien pensé à la petite dette qu'elle avait contractée envers Albert, dont elle avait gardé soigneusement la carte; mais, tant que dura la maladie de son oncle, elle ne put aller à Paris. Elle se demandait parfois ce que ce jeune homme pouvait penser de son silence, et souffrait de la mauvaise opinion qu'il devait en concevoir; mais, chose bizarre, le souvenir de son action généreuse et spontanée était pour elle comme un antidote qu'elle se plaisait à opposer aux tendances cupides des gens qui l'entouraient; et, lorsque l'amertume débordait de son cœur, elle se disait en pensant à Albert, qu'il y avait sans doute encore parmi la jeunesse quelques âmes honnêtes et dévouées.

Cependant M. Nériat ne fit pour sa nièce aucune disposition particulière; car, ainsi que tous les avarés, il eût cru se déposséder d'avance en léguant son bien pour le temps où il ne serait plus. Mais par le fait de son abstention, il l'institua son unique héritière, et lui laissa en mourant une fortune considérable.

Lorsqu'elle vint à Paris pour remplir les formalités de la succession, mademoiselle Blanadet se rendit elle-même à la rue de Vaugirard avec l'intention d'expliquer à Albert la cause du retard qu'elle avait mis à l'acquiescement de sa dette. Mais elle le trouva absent, et l'éloge bien senti que fit de lui la maîtresse de l'hôtel qu'il habitait, lui inspira un sentiment de réelle sympathie et comme un vague désir de devenir une sorte de providence cachée pour un jeune homme aussi pauvre que distingué.

C'est à quelques jours de là qu'Albert avait reçu la lettre et le message qui fournirent matière aux railleries d'Amédée, et un peu plus tard qu'il concluait le marché qui, apportant une sorte de consécration à son talent, redoublait sa confiance en l'avenir, son amour du travail, et lui donnait, en outre, le moyen de faire face à ces embarras matériels si dangereux pour l'intelligence, si mortels pour le talent!

Mademoiselle Blanadet qui, s'il ne se fût agi que d'elle-même, eût peut-être toujours ignoré la force irrésistible de l'argent, y chercha un auxiliaire à son désir d'être utile, et ne tarda pas à comprendre que c'est un levier puissant pour arriver à tout, un magicien qui triomphe des difficultés les plus inextricables.

Édouard GERNEY.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.